



Ce document a été mis en ligne sur le site de l'ÉRITA
(Équipe de Recherche Interdisciplinaire Elsa Triolet /
Aragon) <http://louisaragon-elsatriolet.org/>

Mise en ligne effectuée par : C. Grenouillet

Date : 22 mai 2015

Pour citer ce document :

**Reynald Lahanque, « Visages de l'utopie chez Ernst Bloch », *Autrement
dire* n° 3-4, Presses Universitaires de Nancy, 1986-1987.**

Adresse URL :

<http://www.louisaragon-elsatriolet.org/spip.php?article588>

Reynald Lahanque

Autrement Dire n° 3-4, 1986-1987

Presses Universitaires de Nancy

Visages de l'utopie chez Ernst Bloch

Dans l'œuvre de Bloch l'utopie est partout, et elle est partout l'essentiel. Elle est le maître-mot d'une vision du monde pour laquelle « tout ce qui existe a son étoile utopique dans le sang¹ ». En recevant un statut philosophique privilégié, très éloigné des usages habituellement limités ou dépréciatifs du terme, elle engage en retour la philosophie à faire peau neuve : aucune des catégories reçues ne peut rendre raison de l'Être conçu comme un « non-encore-être », et comme Être voué à « devenir semblable à l'utopie ».

On a pu même écrire d'Ernst Bloch que « ce n'est pas à l'aide de concepts qu'il aborde le réel », mais grâce à une sorte de saisie intuitive de la réalité « à mesure qu'elle se déploie sous nos yeux² » ; ou encore que l'utopie, érigée en « Principe Espérance », « dépasse à la fois le réel et le discours³ ». Si de telles formules renvoient bien à la dimension originale et subversive de l'utopie, faut-il penser pour autant que la philosophie utopique de Bloch échappe à toute stratégie discursive ? Faut-il admettre que son œuvre s'offre à nous tout entière comme un texte à réinscrire librement, à l'image de ces « traces » qui donnent son titre à l'un de ses livres ? Ou peut-on repérer, à partir de ses points aveugles, de ses failles ou de ses dénégations, les marques propres d'une activité dont la dimension utopique serait celle-là même qui caractérise le discours en général⁴ ? En ce sens, l'utopie chez Bloch ne serait pas là où elle est la plus bavarde.

Pour tenter de répondre à ces questions, rappelons d'abord sur quoi se fonde le privilège accordé à l'utopie. L'on trouve dans les livres de Bloch, le plus souvent en début de chapitre, de très nombreuses formulations, d'allure préphilosophique, d'une situation existentielle élémentaire. *Le Principe Espérance*, par exemple, s'ouvre sur ces mots : « Nous naissons démunis. Je vibre. Très tôt déjà on cherche. On est tout avide, on crie. On n'a pas ce qu'on veut⁵ ». Il en va de même du début de *Traces* : « Je suis. Mais je ne suis pas en

¹ *L'Esprit de l'Utopie* (1923), version revue et modifiée, traduite de l'allemand par A.-M. Lang et C. Piron-Audard, Gallimard, 1977.

² Rosemarie Ferenczi, préface à E. Bloch, *Thomas Münzer, théologien de la révolution* (1921), Julliard, 1964.

³ Gérard Raulet, « Utopie-Discours, pratique », in *Utopie, Marxisme selon Ernst Bloch*, Payot, 1976, p. 12.

⁴ Le présent exposé convoque les concepts de discours et de texte tels qu'ils sont définis dans le cadre de la problématique élaborée par l'équipe qui anime la revue *Autrement dire* : l'activité *discursive* est celle qui a l'univocité pour horizon, elle tend à souder étroitement signifiants et signifiés, à la manière de codes qui fonctionnent comme des jeux à règles fixes. L'idéal qui régit le discours est celui de la clôture, et donc de la résistance à la contradiction et aux démentis que le réel lui inflige. L'activité *textuelle* repose sur l'exploration des virtualités sémantiques des signes, le brouillage des définitions, et la production d'énoncés polysémiques.

⁵ *Le Principe Espérance* (1954-1959), traduit par F. Wuilmart, Gallimard, 3 volumes (1976, 1982, 1991).

possession de moi-même. Telle est l'origine de notre devenir⁶ ». Autrement dit, au commencement il y a le manque, la privation, et la faim, le désir qui appellent une satisfaction. Mais cette satisfaction ne nous laisse pas tranquilles car – c'est le titre du second fragment liminaire du *Principe Espérance* – « nous souhaitons toujours plus », pour nous ce n'est « jamais assez ». En effet, le désir se double toujours de la représentation de l'objet propre à le satisfaire, et cette direction travaille en direction de l'objet le meilleur possible. Par là, elle se transforme en une image-souhait (*Wunschbild*) dont la devise est un « c'est ainsi que cela devrait être⁷ », en regard de quoi la satisfaction est toujours plus ou moins décevante.

Par conséquent, l'utopie se signale ici doublement : elle tient à la fois au geste d'anticipation propre à l'image-souhait et à l'*optimum* de son contenu. Et elle est doublement dynamique puisqu'étroitement associée à la poussée vitale inhérente au fait même d'exister, à cette « soif qui se rappelle sans cesse sans jamais se nommer⁸ », et en même temps située du côté d'une attraction vers l'avant, vers le but final recherché. L'utopie met en mouvement, elle anime la volonté, et d'autant plus vivement que l'objet souhaité est excellent. L'utopie met la volonté au travail, le travail étant la médiation nécessaire du désir, comme Bloch le rappelle non sans humour : « Nous ne sommes pas là pour manger mais pour faire la cuisine ; on mange après et en dernier⁹ ». Mais l'homme ne veut pas seulement apaiser sa faim. Au-delà des besoins ordinaires et des satisfactions passagères, son désir est pleinement utopique en ce qu'il ne connaît pas de limites. Depuis l'aube des temps, l'homme rêve d'un monde meilleur, il veut accéder au Bien Suprême, se rendre semblable à Dieu, instaurer le règne de la liberté... Quelle qu'en soit la formulation, le But ultime est de l'ordre d'un *Totum* utopique et il se situe toujours en avant du déjà-réalisé : c'est lui qui relance sans cesse le mouvement de la réalisation. Ainsi, dans la lumière de l'utopie, ce qui est peut être dit n'être *pas encore*, c'est-à-dire pas encore conforme à sa propre essence, ce qui vaut en tout premier lieu pour l'homme lui-même. C'est là le sens du fondement anthropologique que Bloch confère à l'utopie.

De ce point de départ découlent des conséquences philosophiques importantes : si rien n'est encore achevé, si aucune réalité n'est définitivement fixée, si l'homme lui-même manque à l'appel, aucun discours constitué ne peut rendre raison du monde. Dans la perspective de l'utopie, il n'existe pas de terrain ferme et bien circonscrit où pourrait se déployer un discours assuré et univoque. Rien ne peut avoir de sens *arrêté* (décrété et figé), le monde ne cesse de se résoudre en une série d'entités closes, séparées, et étrangères au sujet. Catégories et concepts sont mis en déroute. L'utopie ouvre des brèches, elle sème partout l'inquiétude, elle renvoie la philosophie à l'expérience originelle de l'étonnement et l'homme à son obscurité première.

⁶ *Traces* (1930), traduit par P. Quillet et H. Hildenbrand, Gallimard, 1968, p. 7.

⁷ *Le Principe Espérance*, tome I, p. 63.

⁸ *Ibid.*, p. 61.

⁹ *Traces*, fragment intitulé « L'aiguillon du travail », p. 112.

Nous pouvons comprendre un peu mieux, en effet, ce que Bloch nomme « l'esprit de l'utopie » à travers ce qu'il dit de l'expérience singulière de l'étonnement. Il l'évoque en ces termes :

Cela semble souvent se mettre en branle pour un rien, et arrête néanmoins la course du vécu immédiat, le fait se refléter en lui-même, si bien que le fond de notre pensée y apparaît, s'y saisit étrangement. Une goutte tombe, et c'est là ; une cabane, des pleurs d'enfant, une vieille dame dans la cabane, dehors le vent, la lande, le soir d'automne, et à nouveau c'est là, identique, inchangé [...] C'est notre vie, notre avenir, l'instant tout juste vécu et l'illumination de son obscurité, de sa lanterne contenant tout, dans l'étonnement le plus immédiat¹⁰.

Autrement dit, dans cette rencontre avec presque rien, il y va de l'essentiel, c'est-à-dire de la question que nous sommes, qui est la question la plus obscure, étant entendu que dans cette obscurité se pressent le secret, le mot de l'énigme, car « l'obscur de l'instant vécu s'éveille par résonance à l'étonnement qui nous inonde¹¹ ». Ainsi, c'est ce dont nous avons faim depuis toujours qui se révèle dans le bref éclair de l'étonnement anticipant, c'est cette plénitude la plus lointaine qui soudain s'éprouve dans la plus grande proximité, suscitant angoisse et joie mêlées.

D'une telle expérience, qui touche au cœur même de l'utopie, il est à peine possible de parler, sinon d'une façon proprement textuelle, en faisant en sorte que tout signe inscrit appelle sa propre rature et laisse ouvert le jeu de la réinscription – ce que Bloch formule de façon exemplaire : « Si on tient néanmoins ici à nommer de quelque manière, que l'on prenne garde chaque fois d'effacer aussitôt ce qui vient d'être dit afin que rien ne se fige¹² ». Seule une telle démarche pourrait permettre de nous tenir à hauteur de ce que le philosophe appelle « la question inconstructible », au lieu que quantité de solutions viennent, à travers toute l'histoire de la pensée, gaspiller et niveler « l'excédent utopique » de notre existence. Car cette question que nous sommes, « dès qu'on tente de la préciser, aussitôt elle dévie en chemin, dérobée, enrobée, construite pour la circonstance, décomposée en pseudo-énigmes du monde extérieur¹³ ». Les philosophes ont fabriqué d'innombrables « problèmes » à partir des réponses en fait déjà disponibles, tandis qu'on permettait en général à « l'encyclopédie du monde [...] de se donner pour le tribunal de la maturité absolue et de la réponse à tout¹⁴ ». Or, il s'agissait, non de construire, mais d'énoncer la question comme « question pure », afin de saisir son énonciation même comme la première réponse, une réponse tournée vers soi.

C'est seulement du côté d'un Maître Eckhart ou d'un Kierkegaard (comme penseurs de l'intériorité et de l'existence, pour qui l'éthique est fondatrice de la philosophie) que la solution, la vérité du contenu utopique de l'étonnement, a été perçue comme ne pouvant « se

¹⁰ *L'Esprit de l'Utopie*, p. 235-236.

¹¹ *Ibid.*, p. 245.

¹² *L'Esprit de l'Utopie*, p. 236.

¹³ *Ibid.*, p. 239.

¹⁴ *Idem.*

déposer dans un livre, et pas plus dans une église terrestre que dans une quelconque philosophie¹⁵ ». A l'inverse, la dialectique hégélienne, qui conçoit pourtant le réel comme processus, enferme toute exigence et tout devoir-être dans une construction théorique affranchie de la relation au sujet, dans un système achevé, refermé sur lui-même – « et il n'y a assurément pas, ajoute Bloch, de meilleur fossoyeur que le concept quand son contenu est complet¹⁶ ». Marx lui-même n'échappe pas ici (dans *L'Esprit de l'Utopie*) à la critique menée dans la perspective antidiscursive de l'utopie : même s'il libère la dialectique du pathos du Devenu (de l'être comme ce qui est déjà advenu) pour la situer dans l'horizon de l'avenir, l'exigence utopique est par lui ravalée au rang de n'importe quelle idéologie. La visée propre de ce que Bloch nomme aussi « le désir religieux originel » se trouve totalement incomprise, à savoir « créer de l'espace pour la vie, pour se rendre effectivement réel à la manière d'un dieu¹⁷ ».

Cette dernière formule m'amène au problème central que je voudrais poser, car, bien que dirigée contre le marxisme¹⁸, elle permet de comprendre pourquoi celui-ci a joué un rôle de plus en plus grand dans la réflexion d'Ernst Bloch. *Le Principe Espérance* est tout entier placé sous le signe de l'alliance entre marxisme et utopie, entre matérialisme et espérance, ou encore, sous le signe de ce que Bloch nomme « l'utopie concrète ».

Il faut comprendre, en effet, qu'il n'y a pas chez lui l'idée d'une quête qui serait par principe interminable, d'une réalisation à jamais inachevée, ou d'un royaume qui ne serait pas de ce monde. Non, le désir utopique, aussi excessif soit-il, veut être comblé. La médiation du travail et de la culture engage l'homme dans un processus de transformation du monde et de conquête de soi qui veut en finir avec toute forme d'aliénation (c'est-à-dire de non-présence de l'homme à lui-même et au monde)¹⁹ :

Rien ne va plus à l'encontre de la certitude utopique qu'une utopie engagée dans une course sans fin ; l'aspiration infinie tourne à vide, elle s'emballe dans une folle poursuite qui mène à l'enfer [...] Ce à quoi il faut aboutir en fin de compte, lorsque plus aucune utopie ne sera nécessaire, c'est à l'Être semblable à l'utopie²⁰.

¹⁵ *Ibid.*, p. 240.

¹⁶ *Ibid.*, p. 218.

¹⁷ *Ibid.*, p. 294.

¹⁸ Ce sont les principes matérialistes eux-mêmes qui sont vivement mis en cause dans *L'Esprit de l'Utopie*, la séparation beaucoup trop tranchée aux yeux de Bloch entre le domaine des « affaires terrestres » et celui de « l'idéal ». Tout en étant « un puissant moyen de désenchantement », le marxisme est conduit à nourrir une suspicion idéologique sans distinction à l'égard de toute idée. En idolâtrant le processus économique, il ne s'en prend finalement qu'au capitalisme, qui est un mal récent et dérivé, et non au « centre durable et très ancien de tout esclavage, de toute brutalité et de toute exploitation, c'est-à-dire le féodalisme, le militarisme, le monde où l'on considère les autres de haut » (p. 293).

¹⁹ La notion d'aliénation est essentielle chez Bloch, elle réinterprète celle de manque, qui est à la source de l'intention utopique, intention dont le contenu est donc celui d'une humanisation progressive : l'homme manque de sa propre essence, il la conquiert en humanisant la nature elle-même. Ou, ce qui revient au même, « la volonté ultime est d'être véritablement présent, de telle sorte que l'instant vécu nous appartienne et que nous lui appartenions » (*Le Principe Espérance*, tome I, Préface, p. 25).

²⁰ *Ibid.*, p. 377.

Aussi est-ce le propre de l'utopie que de se vouloir concrète et de se donner les moyens adéquats de son effectuation. C'est très exactement en ce lieu que Bloch, fort logiquement, rencontre Marx sur sa route. Non seulement le marxisme est porteur des plus vieux rêves utopiques d'émancipation, mais il entend en fonder la réalisation concrète sur la connaissance des lois de la réalité, envisagée comme processus historique. Il fait le procès de toute forme de pensée purement « contemplative » et de toute forme d'utopie simplement « abstraite²¹ ». En s'appuyant sur une connaissance des tendances objectives, qui légitime l'espérance en un monde meilleur, il fonde une praxis révolutionnaire qui « confère à la réalité sa dimension réelle²² ». Bref, il permet l'union de la raison et de l'espérance, de la science et de l'utopie. Sur cette base matérialiste, l'espérance instruite peut être érigée en « principe », et le simple affect de l'espoir se convertir en « fonction utopique²³ ».

Encore faudrait-il pour cela que le marxisme ne renonce en aucune façon aux exigences utopiques qui sont supposées être les siennes : ce qu'il fait pourtant, par exemple, en opposant trop mécaniquement « socialisme scientifique » et « socialismes utopiques », ou en négligeant le ferment utopique presque partout présent dans le vaste champ des superstructures et de l'idéologie. C'est bien pourquoi Bloch est demeuré un marxiste critique, vigilant envers toute forme d'étroitesse dogmatique, sur le plan culturel comme sur le plan politique. Pour lui, c'est la culture humaine dans son ensemble qui est frappée du sceau de l'utopie : qu'il s'agisse de la religion, de l'art, de l'architecture, mais aussi des techniques ou des sciences, partout se dessinent « les épures d'un monde meilleur²⁴ ». En somme, ce que les marxistes devraient comprendre, c'est qu'ils ont d'innombrables alliés et qu'en dépit des entraves ou des reculs imputables aux contradictions sociales, les hommes qui rêvent, qui travaillent, qui créent, sont par vocation les bâtisseurs d'un avenir pleinement humain, comme veulent l'être les militants révolutionnaires. Ceux-ci devraient donc apprendre à se comporter aussi en héritiers. Je fais là allusion à un livre comme *Héritage de ce temps*²⁵, sans pouvoir m'y attarder, non plus que sur le portrait de Bloch en marxiste critique, dont la profondeur et la diversité des analyses n'ont rien de commun avec la phraséologie stalinienne, comme le soulignent beaucoup de ses commentateurs, par ailleurs embarrassés devant certains aspects de son engagement politique. L'un d'eux, par exemple, accorde à Bloch un grand « sens du réel », trouve chez lui une « théorie de l'imagination fondée sur le réel », mais aussi « une

²¹ Est « contemplative » toute forme de pensée qui réduit son objet à la dimension de l'ayant-existé (du Devenu) et qui se contente de l'interpréter, au lieu de transformer le monde, ainsi que Bloch le répète après Marx. De même, aux yeux du marxisme considéré comme la « science partout valable de l'événement et de la transformation » (in *Le Principe Espérance*, tome I, p. 343), est « abstraite » toute forme d'utopie coupée des tendances objectives du processus réel (voir *Le Principe Espérance*, tome II, chapitre 36).

²² *Le Principe Espérance*, tome I, p. 343.

²³ La « fonction utopique » caractérise la transformation du simple « rêve vers l'avant » en anticipation « consciente » quant à son acte (son émergence) et « sue » quant à son contenu (*bewust-gewust*), *ibid.*, p. 176.

²⁴ C'est le titre du tome II du *Principe Espérance*.

²⁵ L'édition originale d'*Héritage de ce temps* date de 1935, elle a été plusieurs fois remaniée et assortie en 1962 d'un *Post-scriptum* (écrit à la lumière des infortunes historiques du marxisme) ; traduction française par J. Lacoste, Payot, 1978.

prise de position politique plus que gênante, décevante, qui manque de réel²⁶ ». On comprendra mieux le problème ici posé en le formulant autrement : si Bloch engage le marxisme à ne pas se passer trop vite de l'utopie (au nom de la science), il exclut en revanche que l'utopie puisse se passer du marxisme. Et sous cet angle, il nous semble que non seulement l'utopie n'évite pas la mécanique du discours marxiste, mais qu'elle en redouble les effets en se constituant en philosophie matérialiste utopique.

Au début de la préface du *Principe Espérance* est formulée une thèse qui parcourt l'ensemble de l'ouvrage :

L'attente, l'espérance, l'intention vers la possibilité non encore devenue constituent non seulement une propriété fondamentale de la conscience humaine, mais aussi, à condition d'être rectifiées et saisies dans leur aspect concret, une détermination fondamentale au sein même de la réalité objective tout entière²⁷.

Qu'est-ce à dire ? L'intention utopique animerait les choses elles-mêmes, elle serait active au cœur même de la matière, elle mettrait de l'âme dans le monde ? Il y a bien, en effet, chez Bloch l'idée d'une intentionalité propre à l'objet, ou d'une dimension qualitative de la nature, idée qui rattache sa pensée à une longue tradition mystique dont a hérité l'idéalisme allemand jusqu'à Hegel²⁸. Mais plutôt que de situer la discussion sur ce terrain, j'aimerais poser la question suivante : le discours de l'utopie concrète n'est-t-il pas conduit, comme tout discours, à se donner « la réalité » dont il a besoin pour se déployer ? C'est-à-dire ici, très précisément, à se donner « le monde dans lequel l'imagination utopique a un corrélat²⁹ » : pour que l'utopie soit effectivement concrète, il faut postuler que ce à quoi elle s'applique, c'est aux tendances mêmes du réel, et qu'il y a donc dans le réel un corrélatif concret à la subjectivité utopique. Ce corrélatif situé du côté de l'objet, Bloch le désigne par les termes de « possibilité réelle » ou de « possible objectivement réel ». Disons que c'est du possible en attente d'effectuation, du possible qui peut être « saisi », théoriquement et pratiquement, ou encore, qu'il ne désigne pas autre chose que la matière elle-même, conçue dialectiquement comme processus réel orienté. Sans le postulat d'une telle matière, l'utopie concrète ne serait que chimère, et chimère une philosophie constituée en discours matérialiste utopique. Le concept de possibilité réelle, aussi improbable soit-il, permet d'articuler l'ensemble des autres concepts d'un tel discours. Et son rendement est grand puisqu'aussi longtemps que la réalité recèle, par définition, « des possibilités non encore accomplies », « la seule réalité des faits ne peut opposer de veto absolu à l'utopie ». En d'autres termes, souligne Bloch, aucun démenti

²⁶ Dick Howard, « Marxisme et philosophie concrète : situation de Bloch », in *Utopie-Marxisme*, op. cit., p. 45.

²⁷ *Le Principe Espérance*, tome I, p. 14.

²⁸ C'est ainsi que Jürgen Habermas a pu désigner Bloch comme un « Schelling marxiste ». Bloch va jusqu'à faire l'hypothèse d'un « sujet » de la nature, coopérant avec l'activité productive de l'homme, pour peu que celui-ci sache s'accorder aux visées qualitatives latentes dans la nature : d'où le procès des technologies industrielles et l'idée à promouvoir d'une « technique d'alliance » (voir l'article de D. Howard cité plus haut).

²⁹ C'est le titre du chapitre 17 du *Principe Espérance*, tome I.

de l'expérience n'est recevable tant que « la réalité elle-même n'a pas dit son dernier mot³⁰ ». Aucun rêve utopique ne peut être dit illusoire, même s'il semble avoir déjà plusieurs fois échoué, tant que le processus n'est pas à son terme.

D'un autre côté, on aura compris qu'il appartient aux hommes eux-mêmes de faire en sorte que ce processus aille jusqu'à son terme. Pas question d'attendre que les alouettes tombent toutes rôties, que la terre se change magiquement en île bienheureuse, ou que la société bourgeoise meure de sa belle mort. Non, il faut agir, pour agir il faut connaître et il faut espérer. La notion de possibilité réelle permet précisément de fonder l'une et l'autre de ces conditions, que Bloch appelle « le courant froid » et « le courant chaud » du marxisme : d'un côté, la science de l'anticipation concrète, de l'autre, la confiance « indécevable³¹ », l'optimisme militant. Sans entrer dans le détail de la démonstration, j'en retiens ceci : l'espérance utopique se voit ainsi accorder un fondement objectif, mais en retour c'est elle qui donne son vrai visage à la réalité ainsi définie (comme possibilité réelle)³². Le discours doit non seulement concevoir, mais produire la réalité sur laquelle il porte, et la rendre ainsi conforme à ce qu'il en dit. C'est lui qui est « utopique » en son principe même, et la violence théorique qu'il fait subir au réel doit se prolonger en justification de la violence concrète dont il doit user pour s'effectuer. Car pour s'effectuer, il doit lever tous les obstacles qui lui barrent la route. C'est pourquoi la notion d'optimisme militant (comme espérance objectivement fondée) débouche chez Bloch, comme dans le marxisme ordinaire, sur une légitimation de la violence révolutionnaire et de la haine de classe³³. Ajoutons que Bloch met ici en relief le rôle majeur que joue cette notion dans le marxisme en général : l'optimisme, ou « le romantisme révolutionnaire », est sa seule chance d'avoir toujours raison, et d'avoir raison de tout.

Toutefois, il arrive que l'édifice discursif de Bloch vacille, et qu'en particulier « la science du courant chaud » soit l'objet d'un doute grave : et s'il n'y avait pas dans les choses mêmes « ce mouvement grâce auquel nos affaires peuvent progresser », se demande-t-il ? Après tout, « il pourrait très bien ne plus rien y avoir de nouveau sous le soleil³⁴ ». Hypothèse surprenante, mais le plus remarquable est qu'elle est aussitôt écartée, et non pas réfutée, par la simple réaffirmation du postulat de base selon lequel « il y a dans le déroulement des choses

³⁰ *Ibid.*, p. 238.

³¹ *Ibid.*, p. 252.

³² La possibilité réelle (corrélatif concret) a une double face : un *verso* sur lequel sont inscrits les degrés de possibilité accessibles, et donc effectuels, à tel ou tel moment ; un *recto* où est inscrite « la richesse inépuisable en espérance », et où s'annonce « ce qui est en fin de compte accessible » (*ibid.*, p. 251). La première face légitime l'analyse froide des situations, la seconde justifie l'enthousiasme à longue portée, une sorte de foi fondée dans le réel.

³³ Déjà dans *L'Esprit de l'Utopie*, à travers des références à Kant et au « Jésus du fouet », la violence révolutionnaire était ainsi justifiée : « La dominance et le pouvoir en soi sont mauvais, mais il est nécessaire de les combattre également par la force et de se faire impératif catégorique, le révoluer à la main, là où et aussi longtemps qu'ils ne peuvent être anéantis autrement » (*op. cit.*, p. 291). Quant à la haine de classe, en voici la justification dialectique : « Sans le pôle tout aussi concret de la haine, on ne peut parler d'amour véritable ; sans partialité du point de vue révolutionnaire de classe, il n'y a plus qu'un idéalisme en arrière au lieu d'une praxis en avant » (*in Le Principe Espérance*, tome I, p. 330).

³⁴ *Ibid.*, p. 340.

[...] de l'avenir authentique ». Certaines époques ont pu stagner, mais la nôtre a « un sens du *novum* poussé à l'extrême³⁵ ». Le scénario se répète avec ce que Bloch appelle « les apories de la réalisation » : du fait même que le processus de la réalisation est encore indéterminé (ou, que le Par-dessus-tout de l'Essence ne s'est pas encore manifesté), il faut admettre que ce processus « peut donc déboucher tout aussi bien sur le Rien que sur le Tout ». Le meilleur n'est pas sûr, le pire n'est pas exclu. Mais là encore, l'issue pessimiste est écartée au profit de la thèse de départ, à savoir qu'« au front de son processus le contenu final fermente et est en pleine possibilité réelle³⁶ ». La question resurgit un peu plus loin sous la forme d'une alternative : « l'utopie négative du *Pessimum* » et « l'utopie positive de l'*Optimum* » sont dangereusement enchevêtrées, mais ce qui triomphera ce sera l'une ou l'autre. C'est là chose incontestable, dit en substance Ernst Bloch, mais...

[...] mais il est également vrai que l'*Optimum* du contenu final a pour lui l'ouverture du processus historique toujours en cours et que rien jusqu'ici n'a pu décourager : nous n'en sommes pas encore au dernier soir du monde et toute nuit est encore suivie d'un matin³⁷.

Bloch ajoute que c'est là « un poids énorme faisant pencher la balance du côté de l'espérance » : nous n'y voyons pourtant que pétition de principe, dénégation, et semi-aveu de ce qu'il n'y a peut-être pas en ce domaine d'alternative tranchée. Ce sont là autant de procédés courants de l'activité discursive, et « les apories de la réalisation » ne sont probablement que les apories du discours matérialiste utopique lui-même.

Là où ce discours trahit encore plus visiblement ses failles, c'est quand il réintroduit l'optimisme militant comme moyen de faire obstacle à l'avènement définitif du Rien : avènement terriblement menaçant parce qu'il a pour lui « la masse d'indifférence et le manque d'espérance dans le monde », « l'absence de foi en un but³⁸ », bref, le pessimisme. Voilà l'ennemi qu'il faut combattre. S'il ne s'agissait que d'abattre le capitalisme ! Mais non, « l'ennemi le plus obstiné du socialisme³⁹ » et donc de l'utopie concrète, c'est le pessimisme partout répandu. En somme, la mauvaise volonté n'est peut-être pas du côté du processus réel, du « facteur objectif », mais elle est à coup sûr du côté du « facteur subjectif ». On peut se contenter de le déplorer, mais de là à user de la manière forte pour apprendre l'espérance aux indifférents et aux sceptiques, il n'y a qu'un pas, que les révolutions ne dédaignent pas de franchir.

On peut se demander, pour conclure, si ce qui fait le plus défaut à la réflexion d'Ernst Bloch n'est pas la dimension de l'Autre, et une pensée de ce que Levinas appelle l'« Autrement-qu'être ». L'ontologie du « non-encore-être » suppose les catégories de l'Essence, de la Réalisation, de la Présence, de l'On, de l'Identité. « Identité » est le titre de la dernière partie du *Principe Espérance* : le

³⁵ *Ibid.*, p. 347.

³⁶ *Ibid.*, p. 233 et 235.

³⁷ *Ibid.*, p. 366.

³⁸ *Ibid.*, p. 528.

³⁹ *Ibid.*, p. 527.

terme désigne le point utopique le plus élevé, car le Foyer (*die Heimat*) qu'il s'agit de rejoindre, c'est « le lieu de l'identité avec soi-même et avec les choses », le lieu où tout devient enfin semblable à soi-même, dans la plus parfaite harmonie. Concrètement, ce lieu n'est autre que la société communiste future, que Bloch dépeint comme la synthèse des utopies de la liberté (selon Thomas More) et de l'ordre (selon Campanella). L'ordre renvoie à « l'édification d'une unité finale toujours plus centrale », qui se nomme aussi bien « royaume de la liberté ». Car la liberté totale signifie l'acceptation des structures de la communauté, « elle triomphe uniquement dans la volonté d'orthodoxie », grâce à quoi elle a « le privilège de ne pas s'égarer dans une foule de velléités décousues et arbitraires⁴⁰ ». N'est pas libre celui qui étant étranger à lui-même est étranger à l'ordre. Cet ordre concret (celui du paradis sur terre enfin construit) ne peut donc tolérer qu'une très abstraite liberté. Dans l'univers discursif du Même, de l'universelle Identité, c'est bien la place assignée à l'Autre qui apparaît comme le non-lieu propre à l'utopie.

⁴⁰ *Le Principe Espérance*, tome II, p. 107 (pour l'ensemble des dernières citations).